

ENTRE FIERTE ET LAMENTATION: LE SENTIMENT NATIONAL A L'EPOQUE DE '48

Dinu Balan

***REZUMAT:** Propunem, în aceste pagini, un demers istoriografic inspirat de ideile lui Gaston Bachelard, despre dualitatea psihologică a ideilor și a imaginilor concurente în construirea sentimentului național. Am studiat una dintre coordonatele fundamentale ale sentimentului național – acela de mândrie colectivă, relevând dispunerea antinomică a sensibilității naționale, aflată între mândrie și lamentație. Dar această situație contradictorie se plasa sub zodia factorului național, sensibilitatea maselor fiind instrumentalizată pentru a se construi o ideologie a integrării și mobilizării. Cultura, prin mesianismul și militantismul său, a avut o finalitate pedagogică. Lamentația avea un efect terapeutic, contribuind la exorcizarea răului. Recursul la gloria trecutului și stimularea datoriei către patrie conturau o relație afectivă, ipostaziată în imaginea nobilă a sacrificiului pentru națiune.*

Sans doute, nous avons en vue la composante affective de la dimension nationale¹ quand nous parlons de sentiment national, dans une large gamme, partant de la sensibilité nationale, névroses et impulsions, passant par les passions éveillées de la perception de l'autre, jusqu'à l'imaginaire onirique et mythique.

Nous analysons seulement un aspect du sentiment national - l'oscillation entre la valorisation de la fierté d'être Roumain et la lamentation sur sa condition – capable de suggérer la dimension complexe de l'idée nationale à l'époque de '48. Nous proposons une démarche scientifique qui a les racines dans l'histoire de l'imaginaire. Suivant Gaston Bachelard, nous distinguons une dualité psychologique: des idées et des images². Dans un livre renommé, Raoul Girardet applique ces théories à l'analyse du mythe, donc aux phénomènes culturels à une énorme influence sur des communautés humaines extrêmement larges³. De cette façon, nous saisissons une position contradictoire en ce qui concerne la dimension nationale, mais, en même temps, nous remarquerons l'importance du facteur national qui aspire, du moins au niveau des élites, à devenir prédominant.

Sans doute, une relation affective avec “la patrie”, résultée de la liaison avec le domaine (la terre) a existé dès le Moyen Âge⁴. À ce moment-là, elle était inextricablement liée à un sentiment collectif complexe, religieux, politique et éthique, le premier ayant un rôle essentiel dans la structuration des solidarités⁵.

Il est difficile à dire quand et quoi favorise la cristallisation du sentiment national⁶. On considère que l'apparition du sentiment national en Europe soit située, du point de vue temporel, entre le XVII-e et le XVIII-e siècle. Sans essayer - c'est pas notre but - d'étudier la genèse du sentiment national dans l'espace roumain, nous croyons comme condition suffisante qu'un plus grand nombre d'individus perçoivent eux-mêmes comme membres d'une nation et considèrent que l'amour pour la patrie et le peuple doit prévaloir sur les autres catégories affectives⁷. De plus, sur le fondement d'une culture politique presque inexistante au niveau des masses, on a spéculé leur sensibilité et on a édifié une idéologie de l'intégration et de la mobilisation⁸.

Le messianisme et le militantisme de la culture roumaine de l'époque de '48 ont conduit à assumer les idées spécifiques au temps, c'est-à-dire celles inspirées des idéologies libérale et nationale⁹. Les éléments illuministes ont continué à exister et se

sont entrelacés avec les facteurs promus par le romantisme. Ce courant culturel-idéologique a revalorisé les éléments de la tradition chrétienne et, en général, a déterminé une préférence pour la couleur locale, pour la spécificité de chaque peuple¹⁰. Aussi, la culture exprime-t-elle les sentiments communs, étant destinée à un public nombreux et diversifié, qu'elle poursuivait l'éduquer du point de vue politique et social. La littérature devait refléter l'histoire, les mœurs, les traditions, la nature, la spécificité roumaine¹¹. Elle avait une finalité pédagogique, pas esthétique, car elle peut être soumise à une interprétation sociologique, ce qui intéresse le plus l'historien¹².

La particularité essentielle du sentiment national dans la période 1831-1866 est donnée par l'oscillation entre l'enthousiasme et la confiance dans ses forces et la lamentation sur le thème du destin malheureux. Premièrement, elle était la conséquence des opinions différentes de l'intelligentsia roumaine, agrandie par l'exil.

Certainement, tous étaient animés par les intérêts nationaux, mais les différences d'opinion en plan politique et social ou les orgueils déclarés des quelques-uns ont parfois découragé les promoteurs des idées nationales. C'est pourquoi l'appel adressé par quelques exilés roumains dans la capitale de France "au peuple Roumain" essaye à effacer l'impression de fragmentation, d'absence de solidarité: "Frères Roumains! La grande confiance dans l'avenir de la Roumanie est restée ferme dans nos âmes. Nous n'accepterons jamais le péché de la séparation. Nos obligations envers la patrie ne sont pas encore accomplies, notre sang est le vôtre, notre vertu est le vôtre, nous les conservons pour vous, pour le salut du pays quand le temps de l'émeute et de la victoire des peuples viendra; ce temps n'est pas lointain. Mais! Ce temps longtemps attendu, ce grand et glorieux avenir, chaque homme de bonne foi le voit, le touche avec son doigt, car celui qui a souffert pour que la monde, l'Europe entière, soit ébranlée et pleine de sang pour une minute [...] n'a pas souffert qu'à condition que le triomphe de la démocratie soit plus rapide, plus brillant, plus durable.

Frères! Jusqu'à ce moment-là, nous vous répétons, ne croyez pas les mots des oppresseurs du pays, ni les promesses et les invitations illusoire du parvenu (*ciocoi*) et des Russes, car vous risqueriez d'abattre le pays dans l'abîme. Attendez patiemment et avec résignation le jour prédestiné. Sentinelles du peuple, décollées de leurs corps et répandues par la tempête sur la face du monde, nous surveillons attentivement et percevons l'activité sourde du cœur des peuples-frères, et nous indiquerons, quand le temps de l'éveil général viendra, ce qui vous avez à faire. Votre action sera grande et glorieuse, car la mission du Roumain qui a pris comme devise «justice, fraternité» est celle d'être en première ligne dans le champ de lutte, dans l'avant-garde des luttes de la démocratie contre la tyrannie!"¹³

D'ailleurs, même la société roumaine est avertie de ne se pas laisser manipulée de l'extérieur, étant donné son état divisé et léthargique, incapable à concentrer ses efforts et se solidariser autour de l'impératif national. C'était une inquiétude récurrente, manifestée surtout vis-à-vis de l'attitude des élites. Dès le début du XIX-e siècle, Ion Budai-Deleanu déplorait l'absence de la dignité nationale chez les boyards de Principautés: "Ils ont honte d'être Roumains! Et dans leur patrie ils deviennent des étrangers!"¹⁴ Ionică Tăutul parlait de la patrie comme étant une terre "cent fois dévastée, dépeuplée, victorieuse et vaincue, théâtre de guerres étrangères depuis Traian jusqu'à nos jours"¹⁵. La langue était négligée et méprisée: "la noblesse [les boyards – n. ns. D.B.] méprise les mots purs, ancestraux, qui ne lui manquent pas, et préfère à utiliser les mots étrangers"¹⁶. C'est une désapprobation à rôle pédagogique, d'une part, des mœurs et des attitudes des contemporains, résultant d'une certaine perspective romantique, qui situait antithétiquement le

passé brillant et le présent en déclin, d'autre part. Car, en 1844, un autre Transylvain, Andrei Mureșanu, écrivait sarcastiquement qu'en Principautés “la langue roumaine pourrait être une langue de la conversation en l'absence de celle française; excepté les domestiques, les maisons aristocratiques n'ont pas considéré méritoire la langue roumaine pour en être parlée”¹⁷.

Pendant la révolution de 1848, George Barițiu va critiquer les boyards des Principautés “dans le coeur desquels régnait l'honte d'être Roumains”¹⁸. Pour contourner plus clairement cette vue pessimiste sur le présent, voilà ce que écrivait un Transylvain qui vivait dans le Pays Roumains, Ion Maiorescu, ayant une sensibilité plus accrue à l'égard des problèmes nationaux: “[...] chez nous tout est renversé. Les faibles, nous les avons dès le début, dans la plus grande pauvreté. D'autres peuples les ont obtenu, à la fin, de l'abondance [...]. Je ne sais pas quoi nous attendrons de la génération qui est maintenant dans nos mains; moi, je ne peux pas attendre le bien de celles qui sont jusqu'à ce moment. Qui aime notre civilisation, en fasse parade, loue les progrès en littérature; moi, qui j'aime observer la chose dès ses racines et regarder l'avenir, la forme de l'extérieur ne me trompe jamais”¹⁹. L'incertitude et le péril qui planaient partout sont saisis par A. Russo, celui-ci attribuant l'oscillation des Roumains aux mutations politiques externes et au contexte externe défavorable. Il déplorait le destin de la patrie “beaucoup aimée, mais bien peinée, cette patrie qui se balance partout comme un canot aisé et qui se retourne tantôt à l'est, tantôt au sud, tantôt au nord [...]”²⁰. La frustration était accentuée de l'indifférence et de l'incompréhension des européens à l'égard de la condition des Roumains. C'était un découragement pour l'élite roumaine, qui avait la perception des Roumains comme “l'avant-garde de la civilisation occidentale dans l'Orient”²¹. Ion Ghica portait accusateur son doigt vers l'Europe, injuste avec un peuple qui descendait d'ancêtres si glorieux: “Nous pouvions crier que nous soyons Roumains, la postérité de Traian, que personne ne nous croyait pas, ne nous écoutait pas, ne nous comprenais pas [...]”²². C. A. Rosetti accusait pathétiquement, dans une correspondance de 1861 adressée à Eugene Carada, l'inutilité des contemporaines: “Oui! mes yeux, mon âme ont fatigué en regardant l'infâmie et la vanité de nos contemporains; et j'y parle de tous les peuples”²³.

Le sentiment de l'abandon, de l'impuissance, le scepticisme à l'égard des efforts et du dévouement des contemporains tracent le contour d'un état d'exacerbation de déclin, un complexe de la solitude, un plaisir de l'autovictimisation: “J'ai appris dans les Pays Roumains de rien croire jusque je ne le verrai pas à mes yeux. On commence à faire tumultueusement quelque chose. À Dieu ne plaise! Ensuite, ils deviennent indifférents et tout échoue. Cela s'est passé toujours!”²⁴

En déplorant l'état de la littérature roumaine, Bolintineanu avertissait même à l'égard de la perte de la nationalité: “Nous croyons que ce déclin des lettres soit une conséquence des moeurs d'aujourd'hui. D'un jour à l'autre, tout perd son esprit roumain; un esprit de cosmopolitisme, né de la corruption des traditions et du manque de la sensibilité et des idées, a gravement affecté trois éléments vifs d'une nation: la religion, l'esprit national, les lettres”²⁵. Le patriotisme en littérature est apparu par l'intermédiaire des poésies de V. Cârlova et Andrei Mureșanu, mais “à peine depuis 1845 commença un renouvellement poétique”. Alecsandri “introduisit dans ses poésies les sentiments et les expressions de la Moldavie”. De ce moment-là, la poésie devient roumaine²⁶.

Après les événements de l'année 1848 “la voix des plusieurs jeunes poètes” s'est unifiée avec “les tons nationaux”. Mais le rôle principal est revenu, dans cette étape, à l'action politique²⁷. Semblable à la littérature, l'école a eu un rôle important “dans

l'éducation du sentiment national", contribuant, comme Gh. Lazăr l'a fait, à l'appréciation de la langue et de la nationalité²⁸.

On retrouve le point culminant de la lamentation dans le syntagme de Al. Papiu-Iliarian, "Plângerea României"²⁹, image antinomique à la célèbre formule de Russo, "Cântarea României".

Sans doute, l'autocritique et la lamentation ont un effet thérapeutique. La détermination de la situation désespérée des Roumains avait comme effet l'exorcisation du mal, du moins par le troublement des consciences, par l'éveil de l'état léthargique à une vie active du point de vue national. Une situation plus ou moins semblable à l'haine de soi juive³⁰.

L'incertitude des responsables pour cet état, une certaine ambiguïté structurale du discours autodénigreur est, en apparence, paradoxale. L'opposition radicale, la dichotomie parfaite, quoique constitutives du discours romantique, ne marquent pas, toujours, leur contenu idéatique. On ne peut pas identifier précisément la différence, on ne peut pas attribuer toujours, sans équivoque, la responsabilité de la culpabilité. Une certaine vocation du double enveloppe la pensée et la comparaison antinomique "nous" versus "autres" indique une certaine réciprocité³¹. L'impuissance de l'édification d'une image de soi précisément axée sur la dimension positive ou négative y dérive. Aussi ni les culpabilités ne sont-elles pas toujours précisément distribuées. L'invocation rhétorique de Ion Codru Drăgușanu implique un sentiment de la souffrance, mais, en même temps, l'impossibilité de fixer l'ennemi de la nationalité roumaine: "Jusqu'à quel moment, Dieu, Tu va laisser la nation roumaine à souffrir, dans l'Occident et l'Orient? Jusqu'à quel moment as-Tu prolongé le terme de l'expiation des péchés de nos ancêtres?"³² À son tour, A. Russo incriminait "la fatalité", élément qui tient d'une structure spirituelle traditionnelle, spécifique à l'Orient: "[...] la fatalité ... le grand dieu de nos ancêtres ... La dite dogme de l'Orient [...]. «S'il soit, il sera...»"³³.

Cela est le point le plus grave du déclin. L'éveil est inévitable. "La Roumanie ne mourra pas"³⁴, déclarait catégoriquement Cezar Bolliac le 30 août 1848, bien que la fin de la révolution soit très proche. La déception naturelle, déterminée par la fin révolutionnaire et le retour à "l'esclavage du Règlement après avoir apprécié les délices de la liberté"³⁵ était affrontée: "[...] nous sommes une nation affaissée, affaiblie, oubliée par le monde dans notre douleur et malheur et nous nous luttons pour donner des symptômes de vie, pour nous recommander, pour nous venger contre les monstres qui nous chagrinent depuis les siècles"³⁶.

Le sentiment national était stimulé par la référence aux moments historiques d'une grande importance symbolique pour les Roumains: "Car la Patrie c'est pas là où le peuple est esclave/ Il surgit une idée que les peuples adoptent/ Un Lazăr et un Tudor, un quarante-huit/ Il luit comme un éclair dans le peuple endormi/ Éveille la léthargie et le voila sauvé./ L'idole qui était mort, la Patrie, est dans le ciel;/ Et son culte par un divine mystère dans les coeurs/ Répand tumultueusement de la foi et de l'amour/ De sceptiques deviennent fanatiques, pour la Patrie ils se tuent"³⁷.

Même le messianisme des années 1848 était fortifié par cette conscience de la nécessité d'une attitude active de point de vue social et national, ressentie comme "un devoir sacré"³⁸. Il s'averait nécessaire de coopérer en vue de la réalisation des objectifs nationaux, pour effacer les conséquences des erreurs du passé: "Vers l'ouest une rivière coule, barrière entre les pays;/ Frères dont la séparation a eu une fin tragique/ D'une part c'est le bizon d'Europe, de l'autre un aigle/ Qui ne rêve plus le sussurement du Tibre [...]"³⁹. Ou, selon Bolintineanu: "Une seule vertu [leur] aurait pu garantir un avenir, dans

les conditions où se trouvent les deux Principautés, en face des choses et des pouvoirs étrangers; cette vertu est l'union en pensées et en actions de tous les Roumains, fondée par harmonie et par amour [...]. Cette séparation en esprits et en actions qui a l'origine dans des mots d'organisation sociale, d'une part, dans des mots d'intérêts, d'ambition, ajoute le faible de notre nation, de telle manière qu'aujourd'hui cinq millions de Roumains, de même origine, religion, langue, ayant le même passé et le même avenir, les mêmes besoins et les mêmes aspirations, signifie moins que le plus petit et le plus impuissant peuple du monde. Chose curieuse dans les annales des nations! [...]"⁴⁰

Surtout la lyrique romantique abonde en références au passé glorieux, à l'antiquité daco-romaine ou à un Moyen Âge idéalisé, des exemples destinés "à être la nouvelle commande, la colonne de feu"⁴¹. L'enthousiasme, marqué d'une confiance messianique dans un avenir heureux, se constitue dans un facteur qui favorise le reflet dans l'imaginaire social-politique de la structure identitaire par excellence: l'Etat-nation: "Nous voulons un pays, un nom seulement, / [...] / Le peuple Roumain anime"; "[...] Ils regardent une Roumanie, / Et tous les Roumains sont liés fraternellement"⁴². On reconnaîtra ainsi l'ascendance aristocrate des Roumains, qui "descendent / Des filles de Zamolxe et de fils de Cvirin"⁴³.

La stimulation du sentiment national s'est produite autour de l'idée de la régénération de la nation. L'un des moments importants du phénomène de la renaissance de la nation roumaine était considéré, à l'époque, la révolution de Tudor Vladimirescu, quand, selon Bălcescu, "l'esprit de la nationalité s'éveille"⁴⁴. Un autre moment d'apothéose a été l'action de Ion Câmpineanu, celui qui "a inspiré à une génération entière les sentiments patriotiques"⁴⁵. En insistant sur l'idée de dignité, dans les instructions adressés aux commissaires de propagande pendant la révolution de 1848, de Pays Roumains, on recommandait l'éveil, en ce peuple, de cet "orgueil national, qui est le salut des peuples durant la révolution"⁴⁶. Bălcescu recommandait d'abord "unité en pensées et en sentiments, qui apportera l'unité politique à la longue"⁴⁷.

Le sacrifice pour la nation trace le contour d'une relation affective, suffisamment forte pour pouvoir être hypostasiée. Chacun a une mission que le pays lui demande comme à un fils; aussi, doit-il être préparé pour répondre à son appel. En mars 1847, C. A. Rosetti recommandait à Ion Ghica: "Créez et soyez fort, car le Roumain a besoin des gens et des créateurs ou des martyrs"⁴⁸. Chez Héliade, le sacrifice de soi est présenté en grosses lignes, laudatives à la manière hyperbolique. Sa poésie exprimait les désirs de la patrie entière: "En son ardeur, mon âme s'unit avec l'âme de tous les frères qui sont tombés sous les coups du bourreau. Ma voix emprunte leurs voix et se prépare, dans la langue de mes parents, pour le chant des malédictions"⁴⁹.

Dans la tentative de consolider le sentiment national, diminué par la reticence en face de la modernisation, par l'idée que l'Occident ne peut pas nous comprendre, par les luttes et les orgueils appartenant même aux gens de 1848, par le stéréotype du Roumain, victime de l'étranger, on a constitué une image de l'identité, plusieurs fois dévoilée par la charge politique, différente fonction de points de vue des initiateurs. Ainsi, la nuance affective est prédominante: "Ne doutons pas – écrivait A. Russo – chez nous aussi, en Principautés, le sentiment national est présent dans nos âmes, fortement enraciné en Transylvanie"⁵⁰. La valence affective est, surtout, explicite: „[...] la fierté d'être le fils de la nation roumaine fait pas de toi un héros?", interrogeait rhétoriquement C. A. Rosetti D. Brătianu, à la veille de la révolution de 1848⁵¹. Cette dimension affective constituerait la base de la nationalité. „La fierté d'un peuple nous montre en fait sa vertu", elle étant considérée „l'origine de sa nationalité"⁵². „L'étincelle sacrée de l'amour de patrie" –

„sentiment inspiré par Dieu” – „ont produit la forte liaison de la nationalité, qui se nourrit et persiste par la religion, la langue, l'histoire, l'habit et les coutumes”⁵³.

L'exil va rédimensionner l'optique et le discours des gens roumains de 1848. Les événements produits et la déception supportée ont déterminé „la révision des modalités et des moyens d'action des «missionnaires nationaux» roumains par l'acceptation graduelle de la direction «légaliste» (diplomatique) au détriment de celle «révolutionnaire»”⁵⁴. En tout cas, le sentiment national s'est répandu à l'intérieur d'une masse plus large de gens, de telle manière qu'à l'approche du Congrès de Paris, l'ambassadeur anglais à la Porte, le lord Stratford de Redcliffe, affirmait que la majorité des habitants des deux Principautés „était animée par des sentiments nationaux” et que, „probablement, le pays y profitera, ayant un tel gouvernement”⁵⁵.

NOTES:

-
- ¹ Cf. Guy Hermet, *Istoria națiunilor și a naționalismului în Europa*, Iași, 1997, p. 299.
- ² Voir Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, 1993, P. 47.
- ³ Raoul Girardet, *Mituri și mitologii politice*, Iași, s.a., p. 6.
- ⁴ Ștefan Lemny, *Originea și cristalizarea ideii de patrie în cultura română*, București, 1986, p. 10.
- ⁵ Konstantin Symmons-Symonolewicz, *National Consciousness in Medieval Europe: Some Theoretical Problems*, en „Canadian Review of Studies in Nationalism”, VIII, 1981, no. 1, p. 158.
- ⁶ Karl Ferdinand Werner, *Les nations et le sentiment national dans l'Europe médiévale*, en „Revue historique”, no. 496, 1970, pp. 285-286.
- ⁷ Voir D. Bolintineanu, *Opere alese*, II, *Proză*, București, 1961, pp. 522-523.
- ⁸ J. Niessen, *Naționalismul românesc – o ideologie a integrării și mobilizării*, en Peter F. Sugar, *Naționalismul est-european în secolul al XX-lea*, București, 2002, pp. 226-250.
- ⁹ Gh. Platon, *Liberalismul românesc în secolul al XIX-lea: emergență, etape, forme de expresie*, in Idem, *De la constituirea națiunii la Marea Unire. Studii de istorie modernă*, II, Iași, 1998, pp. 208-231.
- ¹⁰ Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, p. 180 et suiv.
- ¹¹ „Dacia literară”, I, 1840, p. 7.
- ¹² Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, 1964, p. 345.
- ¹³ „România viitoare”, Paris, 1, 1850, pp. 4-5.
- ¹⁴ Ion Budai-Deleanu, *Trei viteji*, in Florea Fugariu (ed.), *Școala Ardeleană*, II, București, 1983, p. 287.
- ¹⁵ Apud Gheorghe Ungureanu, Dumitru Ivănescu, Virginia Isac, *Documente*, I, București, 1973, p. 98.
- ¹⁶ Ion Budai-Deleanu, *Scrieri lingvistice*, București, 1970, p. 49.
- ¹⁷ A. Mureșanu, *Reflexii*, Cluj-Napoca, 1977, p. 39.
- ¹⁸ Cornelia Bodea, *1848 la români. O istorie în date și mărturii*, II, București, 1982, p. 710.
- ¹⁹ *George Bariț și contemporanii săi*, coord. Șt. Pascu, Iosif Pervain, I, București, 1973, p. 218.
- ²⁰ Alecu Russo, *Cântarea României*, București, 1985, p. 114.
- ²¹ Apud Cornelia Bodea, *Lupta românilor pentru unitate națională 1834-1849*, București, 1967, p. 346.
- ²² Ion Ghica, *Opere*, I, București, 1967, p. 199.
- ²³ C. A. Rosetti, *Corespondență*, București, 1980, p. 163.

- ²⁴ George Bariț și contemporanii săi, I, p. 234.
- ²⁵ D. Bolintineanu, *Opere alese*, II, p. 559.
- ²⁶ *Ibidem*, pp. 556-558.
- ²⁷ *Ibidem*, p. 559.
- ²⁸ *Antologia gândirii românești. Sec. XV-XIX*, Partea I, București, 1967, p. 194.
- ²⁹ Alexandru Papiu-Ilarian, *Istoria românilor din Dacia Superioară*, II, Viena, 1852, pp. CII-CIII.
- ³⁰ Voir Sander L. Gilman, *Jewish Self-Hatred. Anti-Semitism and the Hidden Language of the Jews*, Baltimore-London, 1986.
- ³¹ Voir René Girard, *Violența și sacrul*, București, 1995.
- ³² I. Codru Drăgușanu, *Peregrinul transilvan*, București, 1956, p. 79.
- ³³ A. Russo, *op. cit.*, p. 26.
- ³⁴ Cezar Bolliac, *Scrieri*, II, București, 1983, p. 124.
- ³⁵ *Ibidem*, p. 123.
- ³⁶ *Ibidem*, p. 127.
- ³⁷ *Ibidem*, I, p. 234.
- ³⁸ Simona Nicoară, *Istorie și imaginar. Eseuri de antropologie istorică*, Cluj, 2000, p. 198.
- ³⁹ Gr. Alexandrescu, *Poezii. Proză*, București, 1985, p. 94.
- ⁴⁰ D. Bolintineanu, *Principatele Unite*, en Idem, *Opere alese*, II, *Proză*, p. 548.
- ⁴¹ Gr. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 9.
- ⁴² Apud *Unirea Principatelor Române oglindită în literatură*, pp. 154, 156.
- ⁴³ *Ibidem*, p. 43 (C. Bolliac).
- ⁴⁴ N. Bălcescu, *Opere*, I, București, 1974, p. 72.
- ⁴⁵ I. Ghica, *Opere*, p. 421.
- ⁴⁶ *Anul 1848 la români*, II, p. 202.
- ⁴⁷ N. Bălcescu, *Opere*, I, P. 171.
- ⁴⁸ C. A. Rosetti, *Corespondență*, p. 231.
- ⁴⁹ Ion Heliade-Rădulescu, *Suvenire și impresii ale unui proscris*, Cluj-Napoca, 1975, p. 35.
- ⁵⁰ A. Russo, *op. cit.*, p. 73.
- ⁵¹ C. A. Rosetti, *op. cit.*, p. 88.
- ⁵² „Albina românească”, XIX, 1847, p. 201.
- ⁵³ *Ibidem*, XX, 1848, p. 173.
- ⁵⁴ Mihai-Ștefan Ceaușu, Dumitru Vitcu, *Emigrația românească și epilogul revoluției pașoptiste*, en AIIIX, tome XXXIX-XL, 2002-2003, p. 361.
- ⁵⁵ T. W. Riker, *Cum s-a înfăptuit România. Studiul unei probleme internaționale 1856-1866*, Iași, 2000, p. 35.